

Art contemporain

Pour Raphaël Zarka, l'art public est un skate park



Amsterdam, le skater, Charles Giron s'associe à une sculpture d'André Volten, *Vier kolommen onder een hoek van 45 graden*, 1972 (© ADAGP 2017). Photo : Guillaume Périmony.

Depuis près de 15 ans, le skateur nîmois ne cesse de questionner les géométries à double sens, franchissant une à une les étapes et devenant ainsi une figure incontournable de l'art contemporain français. Rencontre avec cet artiste décomplexé qui mêle skate et sculpture, à l'occasion de sa nouvelle exposition à Paris.

Raphaël Zarka a longtemps porté un secret inavouable : depuis qu'il a sept ans, et qu'il a découvert une alternative fiable à son « *vélo qui crevait tout le temps* », il fait du skateboard. Au début de sa carrière aux Beaux-Arts, le plasticien français cachait obstinément cette filiation « *street culture* », pourtant passeport absolu du cool pour toute une frange d'artistes un peu opportunistes.

Une attitude qui « *relevait de la crise identitaire*, plaisante-t-il aujourd'hui : *le skate m'avait trop défini en tant qu'ado, j'ai eu besoin de le mettre de coté pour ne pas que ça me définisse en tant qu'artiste aussi* ».

Une vidéo de chien

Revenu à la raison après avoir réalisé que – évidence – c'est le skateboard qui avait inconsciemment façonné son regard sur l'espace et les matériaux (béton, contre-plaqué, formes géométriques courbes, plans inclinés), Zarka s'est rabiboché avec l'inéluctable. Depuis sa première installation sur le sujet en 2003 (une vidéo de chien courant dans les ruines de la piste de skate Le Roolergab, dans le Gard) ; ou ses remarquables ouvrages-référence sur la question (*Free Ride* et *La Conjonction Interdite*), le Nîmois de 40 ans a continué de questionner les géométries à double sens, franchissant une à une les étapes de validation de l'art contemporain français : expo solo à Pompidou, résidence d'un an à la Villa Médicis, galeristes prestigieux à ses côtés (en l'occurrence Michel Rein)...

Harmony Korine à Beaubourg : les freaks, c'est chic [Abo](#)

Il sort aujourd'hui le livre *Riding Modern Art*, compilation curatoriale de 74 photos glanées dans des magazines ou sur des sites Internet spécialisés montrant des skaters réalisant des « *tricks* » sur des oeuvres d'art public, partout dans le monde – leur art performatif à eux. A l'occasion de sa nouvelle exposition qui ouvre le [19 octobre](#) chez [Michel Rein](#), hommage à la géométrie et Arthur Schoenflies. Rencontre avec un plasticien décomplexé de son skateboard.

Quand avez-vous réalisé que vous réconciliez un jour vos deux amours, l'art contemporain et le skateboard ?

J'avais longtemps et sciemment séparé ces deux activités, en ayant même arrêté le skate entre 1996 et 1999, pendant les Beaux-Arts. J'avais ceci dit pris conscience depuis le lycée qu'être artiste n'était pas forcément lié à « *bien dessiner* », à une dextérité, j'ai eu par exemple une révélation en découvrant les travaux dadaïstes de Kurt Schwitters : « *Ha, tu peux ramasser des tickets de métro, faire un collage, et générer une émotion ?* »

— “Art Forum et Trasher”

A force d'avoir cette vie schizophrène entre les choses « sérieuses » et la passion ado qui ne veut pas mourir, je me retrouvais avec une pile de *Art Forum* d'un côté de mon bureau, et des *Thrasher* (la bible américaine mensuelle du skate, NDLR) de l'autre. J'ai fini par remarquer que les couvertures de ces deux magazines se rejoignaient parfois : sur un *Thrasher*, il y avait cette sculpture avec un tout petit skater dessus, en haut de l'image. J'ai pensé que si j'avais vu la même photo en Une de *Art Forum*, ça ne m'aurait pas choqué. Ce fut un déclic de réaliser qu'il n'y avait pas que les revues d'art qui documentaient la sculpture.

Je me suis mis à collectionner les photos et vidéos de skaters sur des oeuvres d'art public, présentant en 2005 un premier montage à Liste, la foire de Bâle pour les jeunes galeristes, qui s'est poursuivi avec une installation mixte sculpture/photos pour la biennale de Lyon : il s'agissait de onze images de skaters sur des installations autour d'un chef-d'oeuvre de l'art constructiviste de Katarzyna Kobro.

Du Trocadéro à République : comment les skateurs ont investi Paris

Comment le skate permet-il de lire les oeuvres d'art public ?

Il fut un temps où percevoir une oeuvre impliquait l'interprétation du spectateur, une forme de décodage. Quand le skateur interprète, ce n'est pas comme le critique d'art « vieille école » qui cherche l'image dans ce qui est tapi, dans le sens caché de l'oeuvre. Ce n'est pas non plus comme le traducteur, bien que cela soit déjà plus proche. Le skateur joue, comme l'acteur, ou mieux encore, le musicien, en anglais on dirait "performer".

Qu'a pensé le public de l'art contemporain de voir des oeuvres ainsi "attaquées" ?

L'essence de l'art contemporain, c'est de questionner la notion d'art. Donc pour ces gens-là, il n'y a aucun problème, puisque l'enjeu c'est la question de l'art public : qu'est-ce que c'est, à quoi ça sert ? Il interroge aussi sur la redéfinition de l'espace public. Quand ils ont vu ma vidéo, les amateurs d'art n'avaient jamais remarqué que les skaters s'appropriaient les oeuvres, et leur surprise a aidé au succès du film. Peut-être que certaines personnes trouvent ça offensant ou irrévérencieux, mais il y a un aspect dadaïste.

— “Richard Serra a dit non”

L'idée est aussi de critiquer des gens qui pensent que l'on peut mettre un objet dans l'espace public et qu'après il est interdit de le toucher. Je trouve que c'est extrêmement difficile d'avoir un positionnement à la Richard Serra, qui met un objet dans l'espace public en demandant une relation avec le corps (les gens marchent autour), mais qui enrage au moindre graffiti.



Raphaël Zarka. Photo : Maxime Verret.

Vous stigmatisez ces postures dans le livre : on trouve des pages blanches, vierges de toute photo mais légendées : celles pour lesquelles les artistes ont refusé de te laisser publier une image de leur oeuvre “skatée”.

Il y a eu quelques refus... Richard Serra a dit non, mais c'est son studio qui a dit non, je ne suis pas sûr que ma requête lui soit même arrivée. Pour d'autres, il s'agissait plus de problèmes liés à la dégradation de l'œuvre : un artiste, qui est en train de négocier avec une municipalité la restauration d'une œuvre abîmée par le skate, ne peut pas vraiment donner l'illusion qu'il encourage cette pratique. Mais certains artistes étaient ravis : Werner Pokorny avait même acheté un tirage de la photo de Hendrik Herzmann que l'on montre dans le livre. Quand il m'a contacté, je pensais au début qu'il voulait nous causer des soucis !

— “Dans le skate, il y a une envie inhérente de vouloir s'adapter, de vouloir transgresser”

L'intérêt pour vos travaux coïncide avec un mouvement très récent dans l'urbanisme, où l'on voit des architectes intégrer la pratique potentielle du skate dans des lieux publics, comme c'est le cas pour la Place de la République à Paris. On passe de l'interdiction à l'acceptation ?

Je ne suis pas spécialiste du sujet, mais ce qui m'étonne, ce n'est pas que les architectes veuillent faire des spots de skate, mais plutôt que les municipalités soient partantes. Dans son article universitaire emblématique de 2001, *The Poetics of Security : Skateboarding, Urban Design, and the New Public Space*, le chercheur américain Ocean Howell déplorait les termes associés de « nuisance », de « pollution »... Cette nouvelle attitude reste une réponse intelligente : il y a des skaters dans les villes, ils aiment tel type et tel type de configurations spatiales, de formes, alors on peut les canaliser, orchestrer pour que ces nuisances soient le moins gênantes possible. Ce qui n'enlèvera jamais que dans le skate, il y a aussi une envie inhérente de vouloir s'adapter, de vouloir transgresser... et ce n'est pas très grave si ça reste comme ça. Chacun doit dealer avec la ville, ses codes, ses lois, l'envie de les détourner.